

L'HIVER

*O splendide saison, sois donc la bienvenue !
Tu portes dans ton ciel ces moelleux manteaux,
Que tu vas déployer sur notre terre nue ;
Tu portes des écrins pleins de bijoux nouveaux.*

*Pour se mettre à nos yeux en plus grande tenue,
La nature aussitôt s'orne de tes joyaux,
Et se mire, gentille, avec ta blanche nue
Dans la limpidité des glaces en biseaux.*

*Comme pour ajuster, avec plus d'élégance,
Les volutes d'argent, les festons de frimas,
Les brillants colliers d'or tressés par le verglas.*

*Que brise l'aiglon par trop de violence,
Tu vas nous élever des palais de cristal,
Nous faire entendre aussi la ritournelle au bal.*

Augustin Tellis.

UNE GLORIEUSE JOURNÉE

LA BATAILLE DE LOIGNY EN 1870

A l'occasion du 26^e anniversaire de cette mémorable bataille, au 2 décembre, nous avons cru intéressant de reproduire l'empoignant récit de cet engagement héroïque. M. Bounard a buriné cette grande épopée de quelques heures et c'est sa narration même que nous reproduisons.

"M. de Sonis allait lancer sa brigade sur Loigny, lorsqu'il s'aperçut qu'un grand trouble se manifestait dans sa ligne de bataille. On vint bientôt lui dire : "Votre centre se replie." D'un bond de son cheval, il se porte vers deux régiments de marche d'un effectif considérable, le 48^e et le 51^e. Il alla vers l'un des deux, le 51^e, qui lâchait pied, en criant de toutes ses forces : "En avant ! avez-vous peur ?" Puis, les voyant reculer : "Misérables, vous nous perdez !" et, en deux mots, il leur montre les désastres qu'ils préparent, les Prussiens les poursuivant dans leur fuite honteuse, notre armée coupée en deux, toute notre artillerie enlevée, le 16^e corps surpris et écrasé dans sa retraite.

"Mes paroles furent impuissantes, rapporte le général. Ce régiment reculait toujours sans que j'aie pu comprendre cette panique. Indigné, je menaçai de brûler la cervelle aux soldats que j'avais devant moi. Je criai : "Vous êtes des lâches, vous nous perdez, vous nous déshonorez ; vous êtes des misérables, indignes du nom français ; je flétrirai le numéro de votre régiment." Les spahis de mon escorte frappaient les fuyards à coup de plat de sabre pour les ramener au devoir. Ils subirent ce dernier outrage, mais sans avancer d'un pas.

"C'est alors que je leur dis : "Eh bien ! puisque vous ne savez pas mourir pour la France, je vais faire déployer devant vous le drapeau de l'honneur. Regardez-le, et tâchez de le suivre lorsqu'il va passer dans vos rangs."

"Là-dessus, je partis et je me lançai au galop sur ma réserve d'artillerie, où j'avais placé mes zouaves, mon bataillon sacré. Je criai à Charette : "Mon ami, amenez-moi un de "vos bataillons," il en avait deux. Puis m'adressant aux zouaves : "Il y a là-bas des lâches qui refusent de marcher. Ils vont perdre l'armée. A vous de les amener au feu. En avant, suivez-moi ! Montrons-leur ce que valent des hommes de cœur et des chrétiens."

"Un cri d'honneur s'échappa de ces nobles poitrines. Ces braves enfants se précipitèrent vers moi ; tous voulaient courir à la mort. J'en pris trois cents, le reste devant rester à la garde de l'artillerie. Le bataillon partit, accompagné par les francs-tireurs de Tours et de Blidah, les mobiles des Côtes-du-Nord, et précédé par une ligne de tirailleurs. C'était en tout 800 hommes.

"Il était quatre heures et demie. Le jour tombait. Je dis au colonel de Charette : "Voici le moment de déployer la bannière du Sacré-Cœur !" Elle se dé-

ploia, on la voyait de partout. C'était électrisant. Nous marchâmes ainsi d'un pas assuré, bien convaincus que nous remplissions un grand devoir. J'avais toujours l'espoir que la 3^e division arriverait enfin et appuierait mon mouvement. Je ne doutais pas non plus que cette poignée de braves ne ramenât au feu les troupes qui battaient en retraite. Arrivé à la hauteur du 51^e : "Soldats ! dis-je à ces hommes, voilà le drapeau de l'honneur, suivez-le, en avant !" Mais rien, rien ! Secouant mon képi de la main gauche, et brandissant mon épée de la main droite, je leur criai : "N'avez-vous plus de cœur ? Marchez !" Ils ne marchèrent pas.

"Et nos zouaves avançaient toujours. J'avais à ma droite le colonel de Charette, à ma gauche le commandant de Troussures. Ce dernier, se jetant à mon cou : "Mon général, dit-il que vous êtes bon de nous mener à pareille fête !" Noble cœur !... ce devait être sa dernière parole.

"Dans ce moment, il y avait un tel entrain dans cette troupe qu'elle décida même un mouvement en avant de la part de mes lignes restées jusqu'alors immobiles, ce qui me rendit l'espoir. Devant cette fusillade, les Allemands, qui occupaient depuis le matin la ferme de Villours, l'abandonnèrent et se sauvèrent. Mais, arrivés en face du petit bouquet de bois ou buisson d'acacias, à deux ou trois cents mètres du village, nous fîmes accueillis à bout portant par un feu de mousqueterie très violent et beaucoup des nôtres tombèrent pour ne plus se relever. Le 51^e, que j'avais ramené un instant au combat, ne soutint pas cette épreuve : il nous quitta pour ne plus reparaitre."

"Je restai à la tête des zouaves pontificaux qui faisaient une résistance héroïque, disait Sonis à l'enquête. Je ne voyais pas paraître la 3^e division que j'avais envoyé chercher et, à part l'amiral Jauréguiberry qui tenait toujours à Villepion, je n'avais aucune nouvelle du 16^e corps. Que devais-je faire alors ? Je ne voulus point me déshonorer en abandonnant ces 300 zouaves qui marchaient derrière moi et qui ne m'auraient jamais pardonné ce crime. Je me sentis fort, pour le sacrifice que j'allais accomplir, du consentement de ces braves. Ils s'appelaient les soldats du Pape, et il me parut bon de mourir sous le drapeau qui les abritait. Tous ensemble, nous poussâmes un dernier cri : "Vive la France ! Vive Pie IX !" Ce fut notre acte de foi.

"300 zouaves s'étaient donc élancés avec moi. Je ne les avais destinés qu'à une chose : produire un grand effet moral, capable d'entraîner au devoir une troupe démoralisée. De ces 300 hommes, 198 tombèrent devant Loigny, et avec eux, dix des qua-

torze officiers qui les commandaient. La plupart de ces héros tombèrent à mes côtés.

"Moi-même, je fus blessé d'un coup de feu à la cuisse, tiré à bout portant. Je n'eus plus la force de tenir mon cheval. Je criai à mon officier d'ordonnance, M. le capitaine Bruyère : "Mon ami, prenez-moi dans vos bras ; c'est fini pour aujourd'hui." Il me déposa à terre, aidé en cela par M. de Harscouët, lieutenant aux zouaves pontificaux. J'ordonnai ensuite à M. Bruyère de se retirer et d'aller prévenir le plus ancien officier général de prendre le commandement du 17^e corps et de diriger la retraite.

"J'eus en ce moment la consolation d'entendre rouler derrière moi toute mon artillerie ; et je suis heureux, en finissant ce récit, de pouvoir constater que le 17^e corps n'a pas perdu une seule bouche à feu pendant le temps où j'ai eu l'honneur de le commander."

* * *

Telle fut la journée du 2 décembre, qui sauva l'honneur de la France dans le désastre de 1870 et qui, en déployant pour la première fois l'étendard du Sacré-Cœur à la tête de ses armées, est devenue l'aurore du salut de la France.

La bannière avait été brodée à Paray-le-Monial, au couvent où le Sacré-Cœur a demandé à la Bienheureuse de paraître sur nos drapeaux militaires. On l'avait déployée, ce matin-là, à une messe de nuit, où les officiers, après avoir reçu une communion qui devait être leur viatique, se disputèrent l'honneur de la porter ; cet honneur échut au Cte Verthamon, tué, qui la passa, ensanglantée, au Cte Fernand de Bouillé, tué, qui la passa à son fils Jacques de Bouillé, tué.

DON GUR D'ALVAR

Don Gur d'Alvar, seigneur de Castillane et d'Ernula, fils de Don Carlos le Magnanime, venait d'avoir vingt ans. Idalgo de la plus noble souche, il avait pour ancêtre Ruy Diaz de Bivar, surnommé le Cid Campeador. Ce jeune Espagnol, à la mort de son père, s'était vu maître d'une fortune immense et de sa liberté. Cependant, il était peu habitué au séjour des villes, ayant toujours habité le vieux château des aïeux, nid d'aigle accroché aux flancs d'une montagne, à côté d'un torrent, entouré de grands arbres où les oiseaux du ciel chantaient tout le jour. C'était presque un enfant de la montagne. Esprit ardent, tempérament fougueux, nature aventureuse, il s'était habitu-



LA BATAILLE DE LOIGNY. — RUE PAR LAQUELLE LES PRUSSIENS SONT ENTRÉS DANS LOIGNY